

Le football du dimanche matin, ancrages identitaires et individualisation dans une pratique sportive de rue à La Réunion

Sylvain Cubizolles

► **To cite this version:**

Sylvain Cubizolles. Le football du dimanche matin, ancrages identitaires et individualisation dans une pratique sportive de rue à La Réunion. Alain Coianiz; Paule Fioux. Ancrages identitaires dans l'océan Indien: La Réunion, Madagascar, Mayotte, Les Comores, Maurice, Editions L'Harmattan, pp.101–123, 2012, 978-2-296-47992-0. hal-02983504

HAL Id: hal-02983504

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02983504>

Submitted on 30 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvain CUBIZOLLES
DIMPS

**LE FOOTBALL DU DIMANCHE MATIN. ANCRAGES
IDENTITAIRES ET INDIVIDUALISATION DANS UNE
PRATIQUE SPORTIVE DE RUE À LA REUNION**

« La fragilité humaine, dans la lucidité de tout ce qui nous échappe, aurait besoin d'un sens qui la dépasse et l'englobe pour ne pas se briser en mille morceaux. »

P. Corcuff (2001)

Introduction

Dans la littérature des sciences sociales à La Réunion le terme d'« ancrage » identitaire n'est pas courant. Cette notion se voit déclinée à travers des thèmes spécifiques dont l'avantage est de se fixer sur des pratiques. Lorsque les chercheurs traitent des attaches identitaires, ils étudient l'origine du peuplement de l'île et s'intéressent aux héritages culturels qui ont participé à la construction de cette société insulaire (Ghasarian, 1991, 1999, 2002). Ils travaillent sur les formes de sociabilité les plus stables, comme la vie de quartier (Wolff, 1989), la famille (Ottino, 1996), la cuisine (Tibère, 2006), les pratiques de transmission de la terre (Paillat-Jarousseau, 2004). La vertu de ce détour par des objets empiriques est de faire émerger une définition concrète de cette notion¹ : celle-ci apparaît alors comme étant le *support* à partir duquel les acteurs proposent des définitions d'eux-mêmes. Considérer les ancrages identitaires sous l'angle des supports revient à mettre l'accent sur les objets sociaux que les acteurs mobilisent, et sur la façon dont ils le font, pour exister en tant qu'individus.

¹ Nous pourrions ajouter : une définition « constructiviste » tant la réalité sociale est appréhendée dans notre démarche comme construite par les acteurs et non comme « naturelle » ou « donnée » une fois pour toutes.

Introduire l'individu dans le débat sur l'identité modifie la définition de cette dernière. Comme l'a montré Kaufmann dans *L'invention de soi* (2004), le sens du terme d'identité change. Il n'est plus « une combinaison de faits biographiques qui s'accroche à l'acteur » (Goffman, 1975, p. 74), ni un consensus mou autour de l'articulation subjectivité/objectivité (Demazière et Dubar, 1997), ni un processus qui s'inscrit dans une histoire sociale et une histoire des idées (Mead, 1963). Il devient « ce par quoi l'individu se perçoit et tente de se construire contre les assignations diverses qui tentent de le contraindre à jouer des partitions imposées » (Kaufmann, 2004, p. 99). Reformuler ainsi l'identité souligne une double rupture de notre monde moderne auquel se trouve confronté l'individu. D'abord, l'effritement de la représentation d'une société intégrée, les liens sociétaux se substituant aux liens communautaires. Ensuite, l'idée que la société moderne se caractérise par la « distance » aux institutions. Du décalage entre le système social et le monde vécu naît une autre posture pour l'individu : celle de se retrouver face à lui-même.

La profonde transformation de notre société et de nos manières d'exister invite ainsi à une analyse de l'individu à travers d'autres supports que celui de « capital » ou de « ressources ». Comme le note Lahire dans *La culture des individus* (2004), ces dimensions objectives sont désormais insuffisantes pour saisir un individu qui aujourd'hui est davantage cerné par ce qu'il comporte d'atypique. Il faut ainsi renoncer à concevoir les supports comme une liste déterminée de variables objectives qui servirait à tous les acteurs, mais plutôt les considérer comme des soutiens « matériels ou symboliques, proches ou lointains, conscients ou inconscients, activement structurés ou passivement subis, toujours réels dans leurs effets, et sans lesquels, à proprement parler, l'individu ne subsisterait guère » (Martuccelli, 2002, p. 64). Les supports que mobilise l'individu sont donc pluriels et ne bénéficient pas tous nécessairement du même degré d'acceptation sociale (Lahire, 2004).

Réfléchir aujourd'hui à la notion d'identité à partir de celle de support convie à mettre en exergue les appuis quotidiens qu'emploie l'acteur pour entretenir dans sa définition de soi le « décalage » avec les assignations statutaires et échapper ainsi aux partitions imposées. Dans cette perspective, le support identitaire devient une pratique, une

représentation, un principe qui aide l'individu à livrer une version fidèle de lui-même lors d'une parenthèse dégagee de toute responsabilité sociale.

Le rendez-vous hebdomadaire de football de rue, dont nous allons parler, illustre ce travail de construction identitaire dans une bulle de temps libre. La partie est organisée de manière informelle par de jeunes adultes qui se retrouvent tous les dimanches matin à la même heure. Au cours du match, les joueurs sollicitent divers soutiens afin de formuler une définition de soi qui n'est pas que le reflet de leur condition sociale. Cette construction rencontre cependant une difficulté : celle d'être confrontée à un groupe hétérogène, où tous les joueurs ne partagent pas le même degré d'interconnaissance. La distance entre individus impose des contraintes de définition de soi. D'abord, obligation est faite de choisir des supports qui parlent à tous. Ensuite, le participant doit construire une identité où l'intimité est à la fois présente et absente, celle-ci s'adressant à un public constitué d'étrangers et de proches.

À partir d'une enquête de deux ans (2003-2004) menée de manière ethnographique avec le groupe de footballeurs du dimanche matin, nous allons mettre en avant trois supports que l'observation et l'analyse font émerger comme composants élémentaires de cette construction identitaire délicate. Le premier est le lexique utilisé lors du rendez-vous. Nous montrerons dans les interactions verbales du terrain quelles sont les références autour desquelles s'établit une première ébauche d'identification. Le second support regroupe les types de « récit de soi » employés par les joueurs. Ces récits en disent long sur le rapport aux autres et l'identité que les locuteurs tentent de projeter. Enfin, le troisième support est l'amitié, il est le régime d'action sur lequel repose le rendez-vous. Ce principe, plus qu'un « esprit du rendez-vous », propose des marges de définitions identitaires qui ne sont pas admises dans d'autres situations sociales. Il est à nos yeux l'élément qui permet de concilier la tension entre l'identité particulière que chacun souhaite se donner pour le temps de la matinée et le fonctionnement du groupe.

Le lexique, premier support d'identification

Dans le cadre d'une interaction verbale, comme c'est le cas du dimanche matin quand les joueurs se retrouvent avant la partie et discutent en attendant les retardataires, les signes verbaux peuvent être considérés comme des supports d'identification. Toutefois, faut-il encore distinguer quels sont les signes les plus employés pour cette construction de sens. Les noms propres, parce qu'ils portent le potentiel sémantique le plus important, ont ainsi été l'objet d'un décompte statistique. Cette approche lexicométrique fait apparaître quel est le corpus de références le plus mobilisé sur le terrain. Dans le flux des conversations, la définition de soi que donne chacun explicitement ou implicitement commence par ces références que l'on convoque au détour d'une remarque. « Dis moi de qui tu parles, je te dirai qui tu es » est en somme l'idée qui habite cette première analyse².

Les résultats de l'étude lexicométrique ont été établis à partir d'un corpus d'enregistrements audio³. Les bandes contenaient les discussions d'avant et d'après match auxquelles se livrait le groupe au cours du rendez-vous. Le décompte des références a été effectué à partir de dix enregistrements retraçant dix dimanches « ordinaires », dont les bandes-son ont été retenues pour la bonne qualité de leur enregistrement. Précisons que ces dimanches n'étaient pas situés dans des périodes chargées d'évènements exceptionnels comme la Coupe d'Europe, la Coupe du Monde, ou, à l'inverse, durant l'inter-saison. Sur ce corpus, nous avons effectué deux relevés à partir de la variable « nom propre ». Nous avons, d'une part, compté le nombre total de noms cités sans inclure les répétitions : 236 noms ont été notés, dont

² Dans un article intitulé « Ethnographie d'une culture « lexicalisée » : la nomenclature des stars du football, un usage des *playgrounds* pour une définition de soi » (Cubizolles, à paraître) nous avons procédé à une analyse fine du lexique employé sur le terrain. Nous nous appuyons sur les résultats de cette étude pour montrer les références qui sont mobilisées dans les interactions verbales et le support qu'elles prêtent aux individus dans leur construction d'une définition de soi.

³ Nous avons recueilli plus de 42 heures de conversation, ce qui correspond à l'enregistrement des discussions informelles ayant eu cours lors de 51 matchs sur un ensemble de 84 auxquels nous avons participé. La durée moyenne d'une discussion d'avant match et d'après match est évaluée à 50 minutes par rencontre.

175 relèvent du monde du football et 61 relèvent d'un domaine culturel tel que la musique, le cinéma, les lieux festifs. Dans ces 175 références au monde du football, les noms de joueurs professionnels sont cités 88 fois, ceux de clubs 48 fois. Les 39 autres citations qui appartiennent à l'univers du ballon rond regroupent des noms de pays, d'entraîneurs, de groupes de supporters, de stades, de dirigeants. Le relevé montre que la nomenclature des joueurs et des clubs est le principal support lexical que les participants mobilisent le dimanche matin quand ils conversent. C'est donc la charge sémantique et sociale de ces deux figures (joueurs et clubs) que les individus manipulent dans leurs discussions et à partir de laquelle ils commencent à se situer vis-à-vis d'un autre ou du groupe. La grammaire de valeurs, de goûts, de styles techniques que met à disposition cette nomenclature permet de se définir à travers l'univers du football, au fil de citations et de prises de position.

Le second décompte effectué inclut, cette fois, les répétitions. Il fait apparaître les « repères culturels » qui organisent les discours. Pour les joueurs, sur 358 citations, les cinq noms qui reviennent avec le plus de fréquence sont : Ronaldo (32 fois cité), Zidane (17 fois cité), Henry (13 fois cité), Barthez (12 fois cité), Drogba (10 fois cité). Pour les clubs, le classement n'obéit pas au même ordre de grandeur. À l'inverse des joueurs, la notoriété mondiale n'est plus le principe qui hiérarchise les clubs. Sur 224 citations relevées pour cette catégorie, les cinq noms les plus répertoriés sont : l'OM (35 fois cité), Bordeaux (23 fois cité), Saint-Louis (18 fois cité), le Real de Madrid (18 fois cité), le PSG (10 fois cité)⁴. L'ordre trouvé met en avant des équipes nationales qui ont jadis brillé, mais dont l'actualité n'occupe plus la scène médiatique internationale. Le principe de classement n'obéit plus à une notoriété actuelle, même si ces équipes suscitent toujours l'intérêt des médias, mais obéit à un impératif de fidélité envers une grandeur passée. La valeur mise en avant par les participants du dimanche matin est celle d'une continuité biographique. En parlant de ces clubs, devenus plus discrets sur la scène du football, nos joueurs dilettantes affichent leur loyauté à un lien autrefois constitué. À ce titre, il n'est pas étonnant de trouver en troisième place des citations le

⁴ Cet ordre s'explique par la présence de nombreux supporters de ces formations dans le groupe du dimanche matin.

club de la ville de Saint-Louis, ville dans laquelle s'est déroulée notre enquête, la majorité des joueurs du dimanche matin entretenant depuis longtemps une histoire personnelle avec celui-ci.

Les joueurs et les clubs qui se sont révélés les plus cités font office de supports d'identification. Par les grandeurs qu'ils incarnent, ils définissent des valeurs étalons, à partir desquelles les protagonistes du dimanche matin se situent et situent leurs actes. Il en est ainsi quand autour du nom de ces grands footballeurs se créent des débats. Il en est de même lors du jeu, quand ces noms sont utilisés pour souligner la dimension glorieuse ou pathétique de certaines actions. Il est à noter, cependant, qu'en tant que « repères culturels » leur emploi est contrôlé. Peu de participants en usent comme des surnoms à plein temps ; par crainte de paraître présomptueux, d'une part, et, d'autre part, parce que ces grands noms sont la propriété collective du groupe. Suite à un exploit, leur attribution définitive priverait du plaisir momentané de se le voir décerner ultérieurement. Les clubs offrent un autre type de support d'identification qui souligne le lien envers des valeurs collectives et des styles de jeu plus que les aptitudes personnelles. L'identification se fait alors par l'activation de la « culture lexicalisée⁵ » qu'évoque le nom du club. Dans le *Match de football*, l'ethnologue Christian Bromberger (1995) a bien montré comment se fait ce travail de définition de soi et comment il organise la passion partisane des supporters de l'Olympique de Marseille, Naples ou Turin. Ceux-ci construisent leur identité en mettant en cohérence récit de soi et les diverses références liées au club. Il en est de même le dimanche matin, les joueurs s'aident de l'homologie qu'ils constituent entre leur vie et celle de leur équipe fétiche pour donner une définition de soi implicite.

Les principales références culturelles mises au jour montrent quels sont les noms propres qui occupent le plus l'espace de parole. Ce lexique est le premier support que l'individu mobilise lors d'un rendez-vous où tout le monde ne se connaît pas très bien. Ainsi, quand il arrive sur le bord du terrain, le dimanche matin, le joueur commence souvent par parler football. Le rituel des civilités terminé, il se mêle aux conversations et aux commentaires sur l'actualité de ce sport. Ce

⁵ Le terme est emprunté à Ph. Riley (2000).

« repère culturel » établit un trait d'union « facile » entre les protagonistes de la partie. Dans une situation où règne souvent l'incertitude quant à l'identité d'un partenaire nouveau, il est l'appui sur lequel l'individu commence à construire l'échange et par lequel les premiers indices d'une définition de soi émergent. Ce lexique, au-delà des signes qu'il propose et de l'accessibilité de sa charge sémantique puisque les modèles qu'il met en exergue sont de grandes figures populaires, peut être considéré comme un support dans la mesure où la facilité de sa manipulation invite l'individu à s'engager dans les conversations et donc dans l'activité. Le caractère extrêmement inclusif de cette nomenclature en fait un accélérateur social particulièrement performant et, par là, un soutien stable pour l'individu lorsqu'il est soumis à l'épreuve de nouer des liens ou de s'intégrer dans un groupe.

Le récit de soi, second support d'identification

Cependant, le lexique et ses références, même si elles sont richement connotées, ne suffisent pas, *sui generis*, à doter celui qui l'emploie d'une identité. Selon notre approche constructiviste, l'identité résulte d'une co-construction du sens où l'acteur souhaite autant que possible être reconnu selon l'idée qu'il se fait de lui-même. Le lexique qui est une entité malléable ne suffit pas à cela. En effet, l'identité qu'un lexique assigne en soi peut être, au gré de l'acteur, annulée ou détournée par un jeu de langage ou une pirouette sémantique. Comme le souligne Gumperz dans *Engager la conversation* (1989), les indices linguistiques sont à eux seuls inaptes à définir une situation, ou, dans notre cas, à donner une définition de soi satisfaisante. Pour le linguiste américain ce qui conduit le locuteur à produire et à interpréter les signes linguistiques avec justesse est le contexte. Or, le cadre informel du rendez-vous du dimanche matin porte un sens social ambigu. D'un match à l'autre, les têtes changent. Sur le terrain défilent d'anciens amis en quête de retrouvailles, des joueurs du quartier, des membres de la même famille, ou des footballeurs de passage. Le contexte très ouvert du rendez-vous ne remplit pas complètement son rôle d'aide à la définition des individus. Cependant, les joueurs du dimanche ne souhaitent pas non plus que le cadre de cette partie les emprisonne et leur attribue une identité d'office. Sans transformer le rendez-vous, ceux-ci doivent néanmoins aller plus loin dans la définition qu'ils

donnent d'eux-mêmes, d'une part, afin de sentir l'identité affichée prendre forme dans le regard des autres et l'éprouver, et, d'autre part, pour que, lors du match, chacun en connaisse suffisamment sur l'autre afin qu'une complicité minimale porte le jeu. Pour ce faire, dans les interactions verbales d'avant et d'après match, les joueurs du dimanche ont recours à un autre support que le lexique : celui de la tension narrative qu'ils emploient quand ils parlent d'eux-mêmes. Les « récits de soi » instaurent implicitement une « distance » à l'autre et apportent dans la tonalité des échanges une précision supplémentaire à l'esquisse de soi que l'individu souhaite livrer.

Pour mieux comprendre les implicites de ces tensions narratives nous aurons recours aux modalités d'identification que repère C. Dubar dans *La crise des identités* (2000) en considérant celles-ci comme des récits sociaux que l'acteur fait sur lui lorsqu'il se trouve dans une situation où il doit se définir. Choisir une modalité de narration revient à montrer une facette de son identité plutôt qu'une autre, et à en faire saillir les signes caractéristiques dans le récit de soi.

À partir d'une historicité de l'identité, dans laquelle l'auteur explique que de grands types de définition de soi sont apparus au cours du temps, suite à des ruptures majeures dans l'organisation économique, politique et symbolique des rapports sociaux, sont mises au jour quatre grandes formes identitaires : culturelle, statutaire, réflexive et narrative. Chacune de ces formes traduit un rapport différent au monde, à la société, à l'autre et à soi. Dans un premier temps, nous donnerons une brève description de ces formes identitaires en soulignant pour chacune d'elle le type de narration qu'elle implique, et la distance à l'autre qui est sous-entendue. Dans un second temps, nous montrerons les récits qui sont les plus présents le dimanche matin.

La première forme de récit de soi correspond à la modalité « culturelle » d'identification. Elle s'articule autour d'une identité modelée par la généalogie et les traits culturels hérités. Le récit livré est une « biographie pour autrui » où l'acteur se définit par des références communautaires à un culte, à une ethnie ou à une fratrie. La description souligne l'inscription de l'individu dans des structures sociales et entretient une image impersonnelle de celui-ci. La seconde

forme identitaire est « statutaire ». L'acteur se décrit dans un récit de type « relationnel pour autrui » ; il s'identifie par le statut qu'il occupe à l'intérieur d'un système institué et hiérarchisé. Le rôle, la fonction, la place, les responsabilités organisent la narration et ont tendance à priver le locuteur de traits sensibles, celui-ci apparaît alors comme une pièce « déshumanisée » d'un vaste rouage. La troisième forme identitaire est « réflexive ». Le récit livré est de type « relationnel pour soi ». L'individu se décrit à partir d'un engagement dans un projet qui lui est propre, l'intimité qu'il dévoile est la dimension par laquelle il tente de se définir. Par ce mode d'identification, le sujet apparaît sous un jour plus individualisé, il acquiert une épaisseur subjective et ne restreint pas sa définition à l'envers d'une structure. Enfin, la quatrième forme identitaire est « narrative ». Le récit délivré est de type « biographie pour soi ». L'acteur se décrit par une mise en intrigue de sa vie afin de créer une cohérence de soi. De même que pour le récit réflexif, le locuteur ne se réduit plus à une qualité objective mais s'individualise à travers la mise en scène de son existence autour d'un fil rouge.

En ce qui concerne nos footballeurs, nous avons remarqué que, le dimanche matin, ceux-ci privilégient les modalités d'identification de type réflexif et narratif. Le récit de type réflexif s'illustre d'abord par les 175 noms cités qui traduisent une haute connaissance de l'univers du football. Cette maîtrise de noms propres référencés met en lumière un trait de langage des participants : celui de l'expert ou du passionné. Sur le terrain, citer des références prend une dimension identitaire importante. Même s'il n'est pas reconnu comme tel, le jeu des noms propres participe à montrer son degré d'attachement au football. Placer une référence d'un ex-grand joueur, ou d'un joueur peu connu, équivaut à exposer une finesse qui en dit long sur la « profondeur » du lien qui unit à ce sport. Dans le flux des conversations, le jeu des nomenclatures est un élément important de la sociabilité du terrain ; il définit de manière muette la nature de la relation qui relie chacun au monde du ballon rond. Mais ce discours de type « relationnel pour soi », où l'individu décrit son implication dans une pratique électorale, se mène aussi de vive voix, comme l'exemplifie la conversation qui suit, entre un joueur et l'enquêteur :

Joueur : *Chaque fois qu'y a un Championnat d'Europe, ou sinon un truc de football, le lendemain, ou va trouv touzour lé ga si térim*⁶!

Enquêteur : *Pourtant, là, avec l'Euro, ça n'a pas relancé le foot du dimanche matin !*

Joueur : *La France est éliminée, S* ! La Frans lé éliminé !*

Rire des deux interlocuteurs.

Enquêteur : *Bon, et c'est ce qui te fait venir, c'est pour ça que tu viens?*

Joueur : *Oui ! la passion !... C'est la passion ! La passion quoi... L'envie de transpirer ! L'envie de jouer au foot !... Oui ! Parce que mi di, c'est quand même bien quoi, jouer au football !... En plus, à Saint-Louis, on a la chance d'avoir des super-terrains... (Cubizolles, 2004, vol. II, p. 410).*

La lexicographie et ce fragment de conversation donnent une idée de la tension narrative qui habite les footballeurs du dimanche matin quand ils mobilisent le récit réflexif. Dans les échanges du bord de touche, chacun tente ainsi, à sa manière, de faire la preuve de sa relation intime et authentique à ce sport. Il en est autrement du récit de type « biographique pour soi » et de sa tonalité. Contrairement au récit précédent, celui-ci ne cherche pas à faire de l'engagement dans un projet le pivot de l'identité. Son souci est de recomposer à partir d'un spectre d'éléments plus large une unité de soi. Par l'entremise d'une histoire, l'individu recolle les morceaux d'un *je* éparpillé par le temps et les assignations quotidiennes. L'identité est le résultat d'une agrégation autour d'une mise en intrigue. Des événements discontinus trouvent alors une relation dynamique entre eux et font sens pour l'acteur. Le procédé s'applique à diverses temporalités qui vont du parcours de vie au rythme de la semaine. L'important dans cet

⁶ Les joueurs s'expriment en français standard, en français régional, en créole réunionnais, alternés ou mêlés. Merci à Giovanni Prianon de son amicale vigilance pour la graphie des transcriptions.

exercice de description est qu'une dimension forte de soi organise les faits et donne ainsi la sensation d'une continuité biographique à l'acteur. Cette dimension autour de laquelle s'enroule son existence apporte un sentiment de « totalité » et d'identité. Sur le terrain, cependant, ce travail de mise en cohérence apparaît par touches successives. Il est rare qu'un joueur livre un portrait de lui qui fasse sens *ex abrupto*. La construction s'établit petit à petit, au fil des rencontres et des histoires déballées. C'est l'écho entre ces confidences biographiques qui permet de cerner le personnage. À titre d'exemple voici deux récits d'un même joueur : Michel. Bien que ces extraits ne portent pas sur le même sujet, ils complètent la description que souhaite donner de lui Michel : celle d'un individu de tempérament, profondément singulier, quelquefois démesuré, mais qui reste fragile.

Michel : *Oté B*, mi di aou fransheman, moin lété an trans vandredi kouyon! Mi koné pa si sété parske le ga lété la, mé na in kou le gardien la bèz in fo pa, in fò...*

B* : *Ou la zoué Plato ?*

Michel : *Wè le landemin, le landemin. Ou la vi zedi, moin lavé la shias koi, tout té rat. Ou voi vandredi, langèt ton moman, li bèz in dégazeman, la raté ! Moin la rékipèr balon, é moin la point devan li, a-bou-portan. Moin la bèz sa in mayi kouyon ! Ou voi, si i té rod pou mèt la min, sa té kas son bra, la bèz sou la bar. Apré, ou koné le ga i zoué la Sin-Louiziène, i zoué dan lékip premièr. A in moman doné le gardien la fé un dégazeman. In espès balon koma, le balon i vien derièr moin koma, mi voi li ariv derièr moin koma, mi la fé sanblan frap le zafèr koma, té ! mi la fé, té, dizon Ronaldino, té, mi zir kouyon, ou di amoin refé, té, mi gagn pa. Kan le balon la ariv koma « tak ! », « paf ! », balon la parti koma kouyon ! lé ga la bèz koma : « totoch Michel ! ». Amoin minm mi té oblizé arété. Moin té pou rir, té, mi vien' fé sa kouyon, in èksploi ! Moin la amorti de la nuque, balon tonb si mon do, é li la parti koma, li vèr mon bit é moin vèr son bit. Ma bèz ali dan la ponp koi. Mi té oblizé rir*

*kouyon ! Moin la arète apré. Pi li rant dan mon ki apré : « ou fé un bon zafèr, apré ou fé ninport koué ! » Nou la gagn kokeman mèm : 6 buts d'écart. (Cubizolles, *ibid.*, p. 194)*

Deuxième extrait, cette fois-ci à propos de son passé d'habitué des discothèques.

Enquêteur : *Et là, depuis que t'es marié, tu retournes un peu en boîte ?*

Michel : *Non, mais même avant d'être marié, li té di pa moin rien.*

Enquêteur : *Même quand il y a la spirale des copains ?*

Michel : *Moin la tro fé, moin lé saturé ! Epi bouz an boit, a shak foi ou sa rant dan une garderie d'enfants, na rienk mineur, lé mol kouyon !... C'est plus notre génération où c'était restreint à, quand même, un savoir vivre ! Ou rantré pa komsa ! Maintenant fini, terminé ! Avan mi té atann sa mèm alé an boit. Pandan la période vakans, zedi, vandreidi, samdi... Bananas Café, Hollywood Night, Mamounia, la boîte à St Gilles sur le front de mer...*

Enquêteur : *Circus ?*

Michel : *Le Circus ! konbien' foi la fé, konbien' foi, té rant la kaz 5-èr, 6-èr d'matin, 7-èr i té falé mi té lèw pou alé travay... (Cubizolles, *ibid.*, p. 152).*

Plus que les thèmes abordés, la tonalité « excessive » des histoires est le signe qui renseigne sur les dimensions de soi que souhaite valoriser Michel, lors de ses matinées du dimanche, bien qu'il ne les formule jamais ouvertement. La tension narrative qui organise ses répliques où s'accumulent souvent des actions d'éclat ainsi que la manière dont il se met en scène, au centre de toutes les aventures, donne une unité au personnage. L'identité à travers laquelle il aspire à être reconnu, même si elle ne peut être nommée, devient claire.

Sur le terrain, les récits de types narratif et réflexif sont très présents. Les individus passent de l'un à l'autre selon leur désir de se découvrir. Leur souplesse sociale permet, d'une part, de doser l'image que l'on veut se donner. L'acteur peut ainsi se dévoiler selon son gré, en s'investissant plus ou moins dans ces récits de soi. D'autre part, ces narrations lui permettent d'échapper aux identifications classiques de type communautaire ou statutaire. Celles-ci ne sont pas oubliées pour autant. Les joueurs les utilisent fréquemment lors du premier contact. La première chose que l'on dit quand on se rencontre pour la première fois est d'où l'on vient. Mais très vite cette définition de soi par le menu de l'appartenance ne constitue plus le sujet majeur des discussions. Il en est de même pour le récit de type statutaire. Pour des jeunes adultes parmi lesquels une minorité occupe des positions sociales avantageuses, la description qu'il autorise est restrictive et peu flatteuse ; elle active même, de temps en temps, une image d'eux stigmatisante quand ils se présentent comme chômeurs. De plus, la place accordée à la « hiérarchie » comme critère majeur de description est susceptible de faire naître des tensions. Sur le terrain, les joueurs ne souhaitent pas que s'instaure une sociabilité guidée par le statut social et ses rivalités. À leurs yeux, ce type de récit reproduit les tutelles qu'ils subissent dans le quotidien. Il ne permet donc pas au groupe d'établir la proximité nécessaire à recréer le sentiment d'une bande de copains, le temps de la matinée.

Cependant, la liberté de définition, que la souplesse des récits de soi attribue, se doit d'être cohérente avec le fonctionnement général du rendez-vous. Au bord de la touche comme dans la partie, les définitions de soi que livrent les acteurs se font parfois au détriment d'autrui. Le manque d'égards aux partenaires, dû à la place importante conférée à la liberté individuelle, est à l'origine de tensions. Par exemple, quand un joueur veut s'identifier à un « leader » et se met à faire des remontrances à un équipier. Ou, lorsque fatigué de sa sortie de la veille, un joueur décide d'arriver en retard au rendez-vous et s'octroie la place d'attaquant sans se soucier du rapport de force entre les deux équipes déjà en lice. Ces débordements obligent les participants à établir un principe de régulation du rendez-vous qui intègre ces soubresauts et évite que naissent des querelles susceptibles de dissoudre le groupe dominical. Ce principe, garant du bon fonctionnement de la partie, est un support identitaire puisqu'il assure

à celle-ci de se réaliser malgré les excès que les acteurs commettent lorsqu'ils se définissent de manière trop auto centrée.

Récit de soi et régime d'action

La sociologie des régimes d'action exposée dans les travaux de Boltanski et Thévenot fournit un cadre conceptuel approprié pour comprendre sur quel principe moral est établi le fonctionnement du dimanche matin. Dans un premier temps, nous décrirons le régime d'action de type « amitié » qui guide la sociabilité du dimanche matin, puis nous montrerons en quoi ce principe aide à l'épanouissement des identités moins conventionnelles que chacun souhaite donner de soi. Mais commençons par définir un régime d'action.

Un régime d'action est une grandeur, une valeur cardinale à laquelle les acteurs se réfèrent. Il est le principe implicite sur lequel s'établit l'interaction. Ce référent commun propose un ordre de grandeur et d'équivalence grâce auquel peut se nouer un échange cohérent. Les individus disposent ainsi de la même échelle de valeurs, d'un axe de compréhension mutuelle à partir duquel ils peuvent décrire la réalité. La théorie des régimes d'action implique que, selon les diverses situations de la vie sociale, l'ordre de grandeur change. L'individu doit donc s'adapter aux différents principes qui ordonnent les situations rencontrées dans le quotidien. Dans *De la Justification* Boltanski et Thévenot expliquent que l'originalité de cette approche est de faire le lien entre les conduites des acteurs et les constructions classiques de la philosophie politique auxquelles elles se rapportent. Pour eux, chaque acteur est un être moral puisque ses conduites se mènent toujours dans un cadre éthique. Ces valeurs cardinales apparaissent de manière claire dans les situations de controverse. Elles sont les principes à partir desquels les acteurs se justifient. Dans cette approche théorique, toute situation d'ajustement est donc à interpréter selon les principes qui la constituent. Des grandeurs comme l'amour, la compassion, la familiarité, la justice, sont des régimes d'action. Ils proposent des lignes de conduites morales à partir desquelles il est possible de définir la frontière entre le tolérable et l'inadmissible. Dans *les nouvelles sociologies*, Corcuff souligne que ces régimes d'action sont « la science de la science des acteurs » (2002, p. 112) et que le sociologue ne fait que mettre au jour, par le biais de

constructions savantes empruntées à la philosophie politique, les constructions ordinaires des acteurs.

Le dimanche matin « l'amitié » est le régime d'action qui organise de manière implicite le rendez-vous. Cette grandeur se constitue sur deux engagements : d'une part, une obligation de réciprocité (il faut accorder à l'autre l'estime qu'il nous accorde) ; d'autre part, une obligation de reconnaissance de singularité (l'autre est avant tout considéré comme un être d'exception). L'application de ce régime d'action a un effet direct sur les critères de participation au rendez-vous. En vertu de la singularité de principe accordée à chacun, aucun joueur ne peut se voir refuser l'accès au terrain. Même s'il n'a aucune maîtrise technique du football, sa présence sur les lieux suffit à le doter du droit de jouer, puisque, outre qu'elle témoigne de son envie, l'individu doit être considéré comme quelqu'un de qualité. Tout participant est donc le bienvenu. Il en est de même pour le caractère des joueurs. Les divers tempéraments, solitaires, provocateurs ou démonstratifs, même s'ils ouvrent des débats sur le bord de touche, sont appréhendés à travers le respect de la singularité de chacun et ne sont pas prétextes à exclusion. Mais cette éthique est surtout efficace à faire « tenir ensemble » un groupe aux contours flous et aux présences irrégulières. Le régime d'« amitié » implique que chaque joueur adopte une position compréhensive envers l'autre. Ainsi, retards ou absences ne sont pas sanctionnés. Un individu qui revient un mois après sa dernière participation ne fera pas l'objet d'une mise à l'amende. S'il est une figure familière, tout au plus sera-t-il l'objet de quelques taquineries, bons mots qui souligneront la bienveillance du groupe à son égard. Ce devoir d'indulgence instaure donc un lien très souple entre l'acteur et sa participation au rendez-vous. Sur le terrain cette posture, d'une part, donne au groupe une allure de solidarité, même si les protagonistes ne se connaissent pas très bien, et, d'autre part, évite l'éveil de susceptibilités quand certains franchissent, consciemment ou non, les règles de civilité ordinaires. Comme le montre l'exemple suivant, la demande de passer l'« éponge » est souvent le maître mot pour régler un problème, même quand celui-ci touche à une question cruciale de la matinée comme celle de la loyauté envers le groupe à travers une sombre histoire de ballon.

A : Té ! Granmatin marmay té trist, té koz pa ditou !*

F* : *C* koi la fé ali ankor ?*

A* : *Non, C* la pa koz ali !*

F* : *Li la anmèn in balon ?*

A* : *Nou rod balon, nou rod balon partou, C* la parti shershe balon shé R*, ga-la lavé balon dan son loto kouyon !*

C* : *Koman ou koné li lavé balon dan son loto ?*

A* : *Nou la vi li lavé balon dan son loto, B* lé pa in ga pou mantir !*

C* : *Té le ga lavé in balon dan son loto, le ga la pa trap balon ! A*, est-ce que tu es sûr de ce que tu affirmes ? parce que dimanche prochain il faudra le dire ça !*

A* : *B* la di amoin sa...*

F* : *Ou pe pa dir in trin le ga la vi, i fo ou la vi !*

A* : *B* lé pa un ga pou mantir !*

C* : *Pfffff !!!, pas desi, li na problèm an se moman, balon lé shèr koméla ! (Cubizolles, *ibid.*, p. 224).*

La tolérance qui règne sur le terrain n'est toutefois pas un hasard. Elle est le résultat d'une prise de conscience que les joueurs ont acquise, parties après parties : celle que le rendez-vous est une construction précaire qui peut à tout moment périlcliter. Faire preuve de mansuétude recule ainsi le seuil de sensibilité de chacun et repousse la ligne de fracture entre les joueurs. Fermer les yeux sur les excès des uns et des autres se fait donc toujours implicitement pour préserver la pérennité de la rencontre dominicale. Cependant cette fraternité est fragile puisqu'elle repose sur la bonne volonté des individus. Elle est néanmoins le seul moyen trouvé par le groupe pour se tenir ensemble, concilier les désirs de tous lors d'une rencontre hebdomadaire hors d'un cadre institutionnel et affronter l'épreuve de la solidarité.

Sur le terrain, ce régime d'action sert donc de support aux définitions que chaque joueur souhaite donner de lui. Il est suffisamment

élastique et inclusif pour que les individus s'y sentent libres d'y développer des facettes d'ordinaire peu exprimées. Cette marge se constate par les attitudes quelque peu démesurées que les joueurs adoptent quand ils franchissent le seuil du terrain. Beaucoup se plaisent à en rajouter dans leur manière de parler d'eux-mêmes, de célébrer leurs actions, et plus généralement dans toutes les interactions qui organisent la sociabilité de la partie. Ce surinvestissement s'illustre, par exemple, dans l'habillement. Des joueurs arrivent régulièrement vêtus à la manière de stars du football. Ils portent un maillot de grand club européen floqué à leur nom, des lunettes de soleil dernier cri, une coupe de cheveux fraîchement apprêtée au gel, un parfum capiteux, des chaussures de football rutilantes ; autant de signes extérieurs qui témoignent d'une grandiloquence qui ne serait pas recevable dans d'autres sphères aux convenances sociales plus strictes.

Mais ce régime d'action, qui sert d'appui à l'individu, engendre aussi des débordements identitaires. Le régime d'« amitié » porte en lui une tension, celle de concilier singularité et réciprocité (Bidart, 1997). Or ces deux termes, quand ils sont utilisés dans une logique excessive, entrent en conflit : la reconnaissance de la différence se fait au détriment de la réciprocité, ou l'inverse. Tel est le cas quand les individus, grisés par l'absence de cadre et la liberté d'une amitié peu contraignante, adoptent une attitude de complaisance effrénée à l'égard d'eux-mêmes et en oublient le devoir de réciprocité. Dans les faits cette stratégie identitaire, qui vise à accentuer sa différence, s'illustre par une sociabilité restreinte avec le groupe. Par exemple, le joueur ne rejoint ses partenaires que lorsqu'ils sont sur le terrain et s'accorde le droit de quitter la partie avant son terme, sans apporter de justification. La sociabilité restreinte peut aussi se manifester par le refus de se plier aux règles collectives du match comme : arriver à l'heure ; passer dans les buts ; accepter d'occuper tantôt un poste d'attaquant tantôt celui de défenseur (considéré comme moins plaisant) ; retirer son t-shirt quand l'équipe a perdu le tirage au sort qui débute la partie. Bref, ce rejet des règles communes est aussi une manière de s'identifier et de souligner sa singularité par son impertinence. Ces entorses aux normes du groupe sont alors lourdement ressenties comme des marques d'irrespect, la définition des uns se construisant au détriment de celles des autres. Le dimanche

matin, ce type de stratégie identitaire engendre de vives tensions et l'on assiste alors, en quelque sorte, à des conflits d'« expressivité ».

Une autre dimension qui fait de ce régime d'action un support identitaire non négligeable est la disponibilité qu'il confère à l'acteur. Si celui-ci est dans l'obligation de vaquer à un devoir qui surclasse en importance le match du dimanche matin, il peut se détourner du rendez-vous sans craindre de mettre à mal ce support identitaire. Son absence au rendez-vous n'aura de conséquences ni sur ses futures participations, ni sur la définition de lui qu'il y a établie, les joueurs ne lui tenant pas rigueur de sa défection. Pour ces jeunes adultes de milieu populaire, qui sont souvent contraints de renoncer à développer des facettes d'eux-mêmes par manque de moyens, disposer d'un support identitaire aussi souple est un appui précieux. Il facilite le travail d'agencement que ceux-ci ont à négocier entre les divers cadres du quotidien et permet ainsi de préserver une bulle privée abritée des diverses contraintes sociales.

Enfin, ce régime d'action peut servir à l'identification de soi aussi de façon explicite. Les joueurs livrent à travers la critique ou l'éloge de l'amitié une facette constitutive de leur identité. Pour ceux-là, obligation est faite de tenir un discours moral sur la sociabilité de la rencontre. L'amitié fait donc office de principe identitaire comme l'amour chez le romantique. Cependant, la part que lui confère l'individu dans son identité s'exprime au gré des joies et des déboires qu'apportent les rencontres hebdomadaires. L'acteur attribue ainsi plus ou moins d'importance à cet ordre de grandeur, adoptant des positions plus ou moins relativistes. Selon les événements de la matinée, le discours sera désillusionné et véhiculera une critique cynique de l'activité, ou, à l'inverse, les mots seront enchantés et convieront à prolonger la partie par un apéritif ou un repas improvisé sur le bord de touche.

Conclusion

Pour mesurer tout ce qu'a d'atypique la facette identitaire que mettent en scène les footballeurs du dimanche matin, encore faut-il se remémorer les attentes identitaires qui président à la majeure partie des situations sociales que nous rencontrons dans le quotidien. C'est à

travers cet exercice de comparaison que l'espace de définition que propose le rendez-vous prend toute sa spécificité. En effet, les individus y cultivent des traits sociaux qui restent habituellement muets, ou, quand ils viennent à être exprimés, le sont rarement en même temps. Il en est autrement le dimanche matin : les dimensions de soi ordinairement écartées trouvent des supports et occupent le devant de la scène. La mise au jour de ces supports montre comment ils sont tour à tour mobilisés dans un processus de dévoilement de soi. Chaque support est utilisé de manière spécifique pour affiner une facette non conventionnelle de la définition que l'acteur souhaite donner de lui. Si cette identité détachée des contraintes sociales habituelles peut apparaître comme une distance réflexive face à la société (Kaufmann, 2004), constitutive d'un individu autonome, il nous semble que, dans le cas du dimanche matin, cette identité est mue par le souci d'instaurer une distance à l'autre conviviale, sans pour autant que ce lien ne se charge du poids et des responsabilités d'une connaissance trop intime de l'autre. La cohérence qui guide l'agencement de ces supports entre eux n'est donc pas d'éprouver une unité de soi, mais plutôt d'établir et de maintenir une distance à l'autre ni trop près, ni trop loin, juste ce qu'il faut pour ne pas avoir à souffrir de l'indifférence ou d'un dévouement contraignant.

D'autre part, il nous faut aussi souligner en conclusion que ces supports ne sont que des objets convoqués parmi d'autres, leur choix résultant le dimanche matin d'un compromis positif général à leur égard. Certes, ils servent à mettre en relief les traits que l'acteur souhaite valoriser, mais ils ne sont que des éléments parcellaires. Cette remarque relativiste vise à souligner une dimension importante du contexte, souvent oubliée de la réflexion sur les supports identitaires : celle du cadre politique de la partie. Bien qu'il ne soit jamais évoqué par les joueurs, celui-ci est présent. Il est même un élément fondamental du rendez-vous puisque le libre accès à l'aire de jeu résulte *a priori* d'une volonté municipale. Ainsi, un des implicites de ces terrains est d'encourager la formation d'un lien social dégagé de toute visée associative ou institutionnelle. La sociabilité qui s'y développe n'est donc pas soumise à un processus de normalisation culturelle. L'absence de tutelle politique évite, par exemple, les assignations identitaires communément imposées dans les actions sociales (Pryen, 2004). Dégagés de toute prérogative institutionnelle,

les acteurs se trouvent donc libres de choisir eux-mêmes les supports symboliques les plus à même de mettre en valeur les dimensions de soi qu'ils jugent ordinairement réduites au silence, et auxquelles ils tiennent. C'est peut-être en cela que le rendez-vous du dimanche matin contribue le plus activement à l'émancipation des individus qui participent à l'activité.

BIBLIOGRAPHIE

- BIDART, C., (1997), *L'amitié, un lien social*, Paris : Editions La Découverte.
- BOLTANSKI, L., THEVENOT, L., (1991), *De la Justification, Les économies de la grandeur*, NRF Essais, Paris : Gallimard.
- BROMBERGER, C., (1995), *Le match de football*, Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- CARADEC, V., MARTUCCELLI, D., (éds.), (2004), *Matériaux pour une sociologie de l'individu, perspective et débat*, Paris : Presses Universitaires du Septentrion.
- CUBIZOLLES, S., (2004), *Les envols du moi. Contribution à une approche compréhensive du lien social*, Vol. I et II, Thèse pour le doctorat de STAPS, Université de La Réunion.
- CORCUFF, P., (2001), « Désenchantement et éthique du polar », in *Mouvements* n°15/16, mai-août, p. 103-109.
- CORCUFF, P., (2002), *Les nouvelles sociologies*, Paris : Nathan.
- DEMAZIERE, D., DUBAR C., (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris : Nathan.
- DUBAR, C., (2000), *La crise des identités. L'interprétation d'une mutation*, Paris. PUF.
- GHASARIAN, C., (1991), *Honneur, chance et destin. La culture indienne à la Réunion*, Coll. « Connaissance des Hommes », Paris : L'Harmattan.
- GHASARIAN, C., (1999), « Patrimoine culturel et ethnicité à la Réunion : dynamique et dialogisme », *Ethnologie Française*, 1999/3, Paris : PUF, p. 365-374.
- GHASARIAN, C., (2002), « La Réunion : acculturation, créolisation et réinventions culturelles », *Ethnologie française*, 2002/4, *Outre-mers : statuts, cultures, devenirs*, Paris : PUF, p. 663-676.

- GOFFMAN, E., (1975), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris : Minuit.
- GUMPERZ, J.-J., (1989), *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Paris : Minuit.
- KAUFMANN, J.-C., (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris : Armand Colin.
- LAHIRE, B., (2004), *La culture des individus*, Paris : La Découverte.
- MARTUCCELLI, D., (2002), *Grammaires de l'individu*, Paris : Folio Essais.
- MEAD, G.H., (1963, 1^{er} édition 1934), *L'Esprit, le soi et la société*, Paris : PUF.
- OTTINO, P., (1996), « La Réunion : l'organisation familiale des Blancs des Hauts », in *Le monde rural à la Réunion. Mutations foncières, mutations paysagères*, Chérubini et al. (éds.), Paris : Editions l'Harmattan/Université de La Réunion, p. 259-298.
- PAILLAT-JAROUSSEAU, H., (2004), « La résidence au cœur des pratiques de transmission de la terre à l'île de la Réunion », in *Sociétés Contemporaines*, n°56, p. 91-109.
- PRYEN, S., (2004), « Injonction à l'autonomie et quête de supports dans les actions culturelles à visée sociale », in *Matériaux pour une sociologie de l'individu, perspective et débat*, Caradec V., Martuccelli D. (éds.), Paris : Presses Universitaires du Septentrion, p. 95-117.
- RILEY, Ph., (2000), « “ Je vous ai compris“ : aspects ethnographiques de la compréhension », in *Vers une compétence plurilingue, in Le Français dans le Monde, Recherches et applications*, CLE, p. 79-93.
- TIBERE, L., (2006), « Manger créole. Interactions identitaires et insularité à La Réunion », *Ethnologie française*, XXXVI, Paris : PUF, p. 509 – 517.
- WOLFF, E., (1989), *Quartier de vie. Approche ethnologique des populations défavorisées de l'île de La Réunion*, ARCA/CIIRF.

